



L'extérieur du Collège néerlandais dans la Cité universitaire de Paris

photo J. Paeleman.

Il fut un temps où l'architecte était compositeur

3

LE COLLÈGE NÉERLANDAIS

Pour mon premier soir dans la Cité universitaire de Paris, je décide de quitter ma chambre dans la fondation Biermans-Lapôtre¹ et de faire une balade vers l'extrémité occidentale du parc, vers l'endroit où se trouve le Collège néerlandais. Le site web de la Cité raconte que cette résidence d'étudiants est en travaux et que la rénovation devrait être terminée pour l'été 2015. Nous y sommes, en plein été de l'an 2015, mais pas le moindre signe annonciateur d'une inauguration solennelle; je présume que les travaux sont toujours en cours. Mes soupçons se confirment quand j'aperçois de loin une construction de conteneurs de chantier superposés et un peu plus tard les échafaudages, les bâches et la palissade de chantier en bois pour tenir les curieux à distance.

Dans un parc de 34 ha tout au sud de Paris, longeant le côté intérieur du périphérique, la Cité internationale universitaire de Paris accueille depuis le début des années 1920 des maisons (inter)nationales destinées aux nombreux hôtes étrangers venus étudier à Paris. La CIUP actuelle héberge ainsi quelque cinq mille résidents originaires de 130 pays différents, répartis sur les trente-sept maisons édifiées dans des styles architecturaux les plus divers. Il n'est pas compliqué de faire la distinction entre les bâtiments construits avant la Seconde Guerre mondiale et ceux d'après. Dans les années 20 et 30 du siècle dernier, les maîtres d'ouvrage ont manifestement cherché à appliquer des éléments architecturaux caractérisant leur pays ou leur culture: ils aimaient faire reconnaître au premier coup d'œil l'Angleterre, la Grèce ou le Danemark à Paris. Après la guerre s'opéra un grand renversement dans le style international: l'effacement des différences entre les nations serait un levier et une expression du rétablissement de la paix. Cette uniformité s'exprimait par une architecture «rationnelle» accordant la primauté à la fonctionnalité, sans les stylisations ou décorations nationales, inévitables sources de discorde. Cette nouvelle architecture se fondait surtout sur l'œuvre pionnière du Corbusier, l'architecte de la Fondation suisse et de la Maison du Brésil dans cette même Cité universitaire.

Le Collège néerlandais est un des quatre bâtiments classés dans l'enceinte de la Cité, aux côtés des deux résidences d'étudiants construites par Le Corbusier et de la toute première fondation, une construction «oxfordienne» datant de 1925. Avec sa composition de blocs quasiment lisses datant de 1938, le Collège néerlandais ne peut être considéré comme faisant partie du groupe de bâtiments d'avant-guerre aux allures «vernaculaires». Il n'est pas davantage question de style international avant la lettre, car ici la forme n'a pas vraiment suivi le fonctionnel.

La répartition «rythmique» des masses de Willem Marinus Dudok

Sur une photo de 1954, l'architecte du Collège néerlandais s'appuie au bord d'une table de dessin sur laquelle s'étale un plan qui attire son attention. Willem Marinus Dudok, en veste de costume soigneusement boutonnée et affublé d'un nœud papillon, fête ce jour-là son soixante-dixième anniversaire. Le front haut et des traits de visage taillés au couteau mais pas une once de dureté. Dudok occupait depuis 1915 le poste de directeur des Travaux publics de la ville de Hilversum (province néerlandaise de Hollande-Septentrionale), marquant au fil des ans de son sceau les nombreux projets de rénovation urbaine qu'il dirigeait: quartiers d'habitation et écoles, un établissement de bains, un cimetière. Il a construit en 1930 à Rotterdam le célèbre - et plus tard très regretté - grand magasin *De Bijenkorf*, détruit pendant la Seconde Guerre mondiale et devenu après sa destruction une icône de la modernité avec un statut quasi mythique dans les ouvrages de référence sur l'histoire de l'architecture. Lorsque Dudok fut sollicité en 1928 pour dessiner la résidence néerlandaise pour étudiants à Paris, cet architecte-urbaniste avait commencé à se faire un nom aux Pays-Bas et ses dessins apparaissaient



progressivement dans des publications étrangères. Les commentaires ne tarissaient surtout pas sur son projet de la nouvelle mairie de Hilversum. Or, le Collège néerlandais est une version plus restreinte ou plutôt plus compacte de cette fameuse mairie. C'est vrai qu'à Paris, à l'angle du boulevard Jourdan et de la rue Émile Faguet, l'architecte disposait de moins d'espace pour exécuter son expérimentation «cubiste», comme il le disait lui-même. Au lieu de suivre le plan de construction d'ensemble comme fil conducteur de son projet, il préféra s'essayer à une composition de volumes habitables, recherchant l'harmonie de ces volumes entre eux et avec leur environnement. Explicitant le concept d'«harmonie», Dudok se référa lui-même à ses antécédents musicaux: son père était compositeur, sa mère pianiste, et lui-même avait été un enfant très doué en musique, assimilant quasiment sans effort une formation pianistique. Plus tard, développant ses connaissances architecturales à partir du savoir architectonique accumulé pendant sa carrière militaire, il s'efforça de trouver une traduction visuelle et spatiale de l'harmonie musicale: ce que son père avait atteint par la musique, il tentait de le saisir dans les formes et les couleurs.

Le livre *Dudok in Parijs / Dudok à Paris*², réalisé en 1999 par une équipe néerlandaise de chercheurs en matière de patrimoine, est entièrement consacré au Collège néerlandais et donne un inventaire des techniques architecturales, des matériaux et des couleurs utilisés à l'origine. Sur des photos de la fin des années 1990, le bâtiment donne une impression de délaissement et de quelques rafistolages hâtifs: à de nombreux endroits, la couche de plâtre est fissurée et une grande partie des élégants profilés de fenêtre en acier ont été remplacés par de lourds encadrements en plastique. Des corniches sujettes à réparation ont été rehaussées et d'élégants avant-toits ont été renforcés. La tota-

lité du bâtiment a vu sa couleur jaune pâle d'origine recouverte d'un blanc violent, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Bref, la «répartition rythmique des masses» originale de Dudok n'avait pas traversé toutes ces années depuis l'inauguration en 1938 sans subir les ravages du temps. Il était urgent d'envisager une réhabilitation de fond en comble de la résidence d'étudiants.

En visite auprès de l'équipe d'architectes

Aujourd'hui, en cet été 2015, les façades en plâtre ont repris leur couleur sable originale. Le laquage des nouveaux châssis de fenêtre en acier est de la même couleur. J'observe le bâtiment à partir du trottoir de l'autre côté du boulevard Jourdan. Dans la pénombre, il semble dégager une faible lueur lunaire et ce sont les célèbres paroles du «fonctionnaliste» Le Corbusier qui me viennent alors à l'esprit: «L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique, des volumes sous la lumière». Avec leurs cinq à sept étages, les façades donnant sur les rues de la Cité universitaire sont les plus hautes. C'est un édifice qu'il faut regarder longuement, en cherchant différents points de vue. C'est un édifice qu'il faut filmer. Partout où une surface murale imposante risque de buter perpendiculairement sur un autre mur plein, le compositeur de formes a prévu un léger renforcement ou une saillie, ou encore une partie vitrée qui sépare visuellement les différents volumes architecturaux. Tout comme la mairie de Hilversum et d'autres bâtiments publics de Durok, le Collège néerlandais est également pourvu d'une haute tour, mais sans cloche dans ce cas-ci. C'est au rez-de-chaussée de la tour que se situe l'entrée principale, dont je n'aperçois provisoirement que l'auvent «suspendu» en béton, car la palissade de chantier en bois ne présente pas le moindre interstice qui me per-



mettrait de jeter un coup d'œil. Je prends note de quelques numéros de téléphone mentionnés sur un panneau de chantier, espérant qu'ils pourront m'être utiles.

En fait, il suffit d'un coup de fil pour me faire inviter à prendre le café avec l'équipe d'architectes qui supervise les travaux de réhabilitation du Collège néerlandais. Marc Ferauge, un des associés du bureau, me confirme que le bâtiment n'appartient ni à la catégorie des constructions «d'avant-guerre» ni à celle «d'après-guerre». Le langage formel est résolument moderne - des volumes disposés de manière asymétrique avec des toits plats et de longues bandes de fenêtres - mais c'est la valeur d'agrément esthétique qui a été le paramètre principal dans le projet de Dudok et non le plan de construction d'ensemble. En plus, tout au long des travaux de construction qui ont duré plus de dix ans, des décisions ont été révoquées et le projet a subi à divers endroits des modifications plutôt importantes. Ce qui n'est pas resté sans conséquences pour la structure du bâtiment, dit mon interlocuteur dans un soupir: dans une structure déjà fort complexe,

Dès les années 1930, les constructions de Dudok essuyèrent des critiques de plus en plus fréquentes, émanant surtout des milieux d'architectes néerlandais: ses projets ne témoignaient pas, selon eux, d'un véritable esprit moderne parce qu'ils faisaient montre d'un manque de «progressisme rationnel». Certains considéraient Dudok comme un vieil aristocrate aux idées dépassées, un sentimental coupé du monde ne pouvant se défaire de son incorrigible penchant traditionaliste. Le Collège néerlandais n'échappa pas à ce genre de jugement: l'inévitable «clocher», l'aspect «hollandais» des petites divisions des fenêtres, débuts d'auvent inutiles, hublot inexplicable... Mais Dudok n'était pas très partisan de ces théorisations et il ne cessa d'insister que son principal objectif à lui était l'expérience har-

7



À gauche :
Le bassin de la grande cour
centrale
photo J. Paeleman.

La grande salle des fêtes
photo J. Paeleman.

monieuse de l'espace et que l'architecte ne pouvait l'atteindre qu'en travaillant sur les trois dimensions et leurs proportions, sur les effets de couleur et la lumière.

Virginité protestante aux abords de Paris

Coiffée d'un casque de chantier emprunté, j'attends sous l'auvent de l'entrée principale, près de la plaque commémorative de l'inauguration solennelle de 1938. Le petit groupe avec lequel j'ai commencé la visite discute d'un problème d'exécution en bas de la tour où doit être installé un ascenseur. Il s'agit d'élargir un accès, ou de le pousser, ou les deux. Je jette un coup d'œil dans le hall d'entrée au plafond bas et aux larges colonnes circulaires. Dans la «galerie du thé» de jadis - je me souviens d'une photo de la fin des années 1930 avec des jeunes gens et jeunes filles timides posant au milieu d'élégants meubles de salon sous des flots de lumière tombant des lucarnes - s'entassent quasiment jusqu'au plafond des cartons vides, des radiateurs en fonte démontés et des pièces de conduits d'évacuation de fumée. Derrière ce fatras, de grandes portes fenêtres coulissantes ouvrent sur la cour centrale du bâtiment. Je me fraie un chemin parmi les cartons entassés vers la grande salle des fêtes, dont le plafond s'élève abruptement sur la hauteur de tout un étage. D'immenses bâches de plastique blanc recouvrent de grandes fresques que je connais pour en avoir vu des photos d'archives: une carte des Pays-Bas où figurent les villes universitaires et, du côté opposé de la salle, une carte des anciennes colonies néerlandaises en Asie. Les hautes fenêtres donnent sur la grande cour centrale agrémentée d'un bassin qui n'est provisoirement qu'une surface rectangulaire vide dans un sol recouvert de carreaux jaunes, exposant un peu plus bas son fond azur. Sur le toit plat de l'entrée, deux ouvriers sont en train de souder. Les façades de l'autre côté de la cour intérieure sont partiellement cachées par des échafaudages, derrière se situaient à l'époque les ailes strictement séparées destinées respectivement aux garçons et aux filles. Là-haut par-dessus les bords du toit, le ciel d'un bleu profond de cette chaude journée d'été me rappelle soudain autre chose, une phrase de Borges sur un patio quelque part à Buenos Aires: «Le patio est la fenêtre par laquelle Dieu regarde dans les âmes des humains». Je me demande si je peux rapprocher cette idée des mœurs sévères des années 1930 en vigueur dans cette ville dans la ville, dans ce bastion de virginité protestante aux abords de Paris qui était sans doute à cette époque la métropole la plus athée du monde entier et la plus tournée vers la volupté. Cité Dudok: un superbe projet extrêmement utopique et d'une naïveté étonnante. Un jeu judicieux de volumes dans la lumière, réunis autour d'un œil qui voit tout. Dans un espace contigu, une meuleuse se met en route et le bruit strident transperce le cours de mes idées. Je reçois ce bruit comme une exhortation à poursuivre ma visite.

Je parcours des cages d'escalier et des couloirs, je passe par des chambres d'étudiants et des salles de bains, je regarde d'en haut, par des fenêtres embuées, la cour intérieure et la ville environnante. Sur la grande terrasse sur le toit de l'aile occidentale, l'ancienne «terrasse des filles», un homme est occupé à peindre les tubes en acier du parapet dans la même couleur sable omniprésente. Il me fait un signe de tête tandis que je regarde le modèle de double porte vitrée créé par Dudok.

- Qu'est-ce que tu crois, me demande-t-il, une autre couche?

Saisie, je fais non de la tête. Il a probablement déjà coulé des milliers et des milliers de litres de cette couleur sur les murs intérieurs et extérieurs, sur les panneaux et les

châssis de portes, les châssis de fenêtres, les corniches et les parapets. Cette obstination à la continuité a quelque chose de dément, d'obsessionnel, qui donne le sentiment d'avoir atterri dans un monde imaginaire, dans l'ultime château de sable. Je longe la terrasse sur toute sa longueur. Au loin vers le nord: la tour Eiffel et puis celle de Montparnasse où j'étais montée au printemps dernier et d'où j'avais scruté l'horizon vers le sud, détectant au loin entre les tours d'habitation la Cité universitaire. Vers l'est, tout près de l'endroit où je me trouve, s'étend la Cité, village paisible entouré de routes périphériques métropolitaines. Me voilà donc, appuyée contre le parapet d'acier d'un paquebot transatlantique fatigué. En haut d'un pan de mur de citadelle, datant d'une époque où les bâtiments n'étaient pas construits, mais mis en musique comme des rêves de compositeurs.

Jolien Paeleman

Architecte.

jpaeleman@gmail.com

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.

Ce texte a vu le jour dans le cadre d'un projet de résidence d'écriture de la maison flamando-néerlandaise *deBuren* (voir www.deburen.eu) en collaboration avec la fondation Biermans-Lapôte.

Remerciements à Marc Ferauge et à son équipe pour la visite du chantier.

La CIUP abrite un centre d'information, L'Oblique, qui héberge une exposition permanente sur l'histoire de la construction de la Cité universitaire. On peut aussi y consulter les archives des différentes maisons d'étudiants. Sont également organisées des visites guidées sur l'architecture de quelques-unes d'entre elles (voir <http://www.ciup.fr/oblique/>).

Le Collège néerlandais (voir www.ciup.fr/college-neerlandais) a rouvert ses portes le 15 janvier 2016. Le texte ci-dessus a été rédigé à l'époque des travaux.

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, XLIII, n° 1, 2014, pp. 74-76.
- 2 CARIEN DE BOER - VAN HOOGEVEST et al., *Dudok in Parijs / Dudok à Paris*, THOTH, Bussum, 1999.